

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.

© BOZON2X EDITIONS, 2018 ISBN :
978-2-9601645-6-5

Dépôt légal : D/2018/13.597/2

Serge Cazenave-Sarkis

Embrassades et simagrées

nouvelles

BOZON2X EDITIONS

Acte manqué

Je suis gentille.

J'ai mal.

Tout le monde se plie en quatre pour que mes journées soient légères. Moins douloureuses. J'ai mal, mais sans savoir réellement où... Toute expression a fui mon visage. Un étranger dirait que je suis sereine. Alors que, pour mon entourage, mon impassibilité est synonyme de souffrance. Je possède toutes mes facultés. Il ne m'en manque aucune... je crois. J'y vois. J'entends. À présent, il m'arrive de chanter. J'apprécie les longues promenades... Par-dessus tout, je suis sensible au silence des forêts. À la solitude. Aux lectures aussi. À celles où sont absentes aventures et chronologie. Aux mots qui se suivent, aux phrases harmoniques, aux espaces, aux marges, à tout ce qui ne signifie rien et qui pourtant me transporte. Je peux lire avec intérêt trois pages d'un même mot pour découvrir à la toute fin un message. Une signification. Un sentiment. Trois mille fois le même corps de lettres... pas deux mille, ou moins, ou davantage... non ! Juste l'essentiel. Ce qui m'est offert — qui est à ma vue. J'ai la faculté

d'être heureuse pour un rien. Tout est partition. Je comprends tout. Je ne comprends rien. Tout est si clair — puisque musique. Tout est musique !

Comme nous en avons pris l'habitude, la semaine dernière, nous sommes allées à Barcelone maman et moi.

Maman avait loué une belle voiture pour que je me sente comme une reine ! J'ai dormi durant tout le trajet. Les paysages, je m'en fiche un peu. En voiture je préfère dormir. Le ronronnement du moteur me fait venir des songes que je ne fais nulle part ailleurs. J'ai chaud, j'ai froid. Je bouge beaucoup. Comme les chiens quand ils rêvent. J'ai toujours envie d'uriner. Je me retiens. C'est devenu un jeu, je dois trouver des positions adéquates pour résister à mes envies. Les oublier. Rechercher la bonne température pour mieux me rendormir. Ou au contraire presser fortement ma tête contre le bâti anguleux de la portière, pour goûter après une courte somnolence à la délicieuse douleur causée par le sang affluant dans mon oreille meurtrie.

Je dors beaucoup. C'est peut-être pour ça que je ne vois pas les jours passer. Maman a dit : « Ça y est, nous sommes arrivées, enfin !... »

Son ami Sanchez nous attendait devant le delphinarium. Il me tardait de revoir Klip. C'est mon dauphin préféré. Il me parle. Moi, je l'embrasse. Il n'y a qu'au delphinarium que j'ai le droit de rentrer dans le bassin sans mes brassières. Quand je nage avec Klip, maman est tranquille. Elle sait qu'il ne m'arrivera rien. Klip veille sur moi.

— Klip est à l'infirmerie, a dit Sanchez. Maman m'a souri en faisant rouler ses yeux. Mais, tu verras, a repris Sanchez, Topaze est très gentil lui aussi !

— Va ! a dit maman.

Je suis rentrée dans l'eau. Elle était chaude. À la quatrième marche, j'en avais déjà jusqu'à la poitrine. J'étais inquiète. Je me suis retournée. Maman m'a encouragée :

— C'est bien, continue !...

— Tape la surface de l'eau avec le plat de tes mains ! m'a crié Sanchez.

J'ai tapé. Plusieurs fois. « C'est un timide ! a dit Sanchez. C'est parce qu'il ne te connaît pas encore... » Ça avait l'air d'amuser maman de voir que je m'éclaboussais pour rien. J'ai tapé plus fort, et plus vite. De plus en plus vite. Ça la faisait tellement rire que j'ai fini par oublier pourquoi je frappais l'eau comme ça... Quand tout à coup, Topaze s'est dressé devant moi. Énorme ! Je n'avais jamais vu un épaulard d'aussi près. J'ai eu tellement peur que je suis tombée à la renverse. Au fond de l'eau, j'ai crié dans des bulles des mots qui n'existent pas et bu des litres d'un liquide qui avait un goût de pain frotté d'ail... Avant de perdre connaissance — après une brutale tentative de Topaze pour me ramener à la surface —, j'ai cru apercevoir maman serrée contre Sanchez qui s'éloignait en catimini loin du bassin des orques.

La première aspiration m'a arraché la gorge. Les suivantes ne m'ont laissé aucun souvenir. Il me semble que, comparé à l'hallucination qui me traversa la tête, elles furent douces. Voir des parties de sa vie défiler dans un éclair, dit-on. Je peux en témoigner.

J'ai six ans.

Nous roulons à vive allure en direction du passage submersible qui relie l'île de Noirmoutier au continent. Un homme est au volant. Sa nuque épaisse mange la naissance de son crâne. Il a les cheveux coupés court. Sa voix est puissante. Il crie. Ma mère est assise à ses côtés. Elle crie aussi. Elle sanglote. Elle renifle beaucoup. Elle finit par se moucher. Elle crie des mots grossiers. Elle l'insulte. Lourd, le bras de l'homme s'abat sur son visage. Nous passons le Gois, pédale d'accélérateur enfoncée. Personne ne s'est soucié des heures des marées. Maman saigne du nez. L'eau remonte. Par endroits des portions de chaussée sont déjà recouvertes. La voiture traverse les flaques en projetant de part et d'autre d'immenses gerbes blanches. J'ai peur. Maman s'est mise à frapper l'homme avec sa chaussure. Nous nous trouvons au milieu du gué. Deux kilomètres de route inondable de chaque côté. Plus question de revenir en arrière. La mer a presque tout envahi. Les es-
suie-glaces marchent à plein régime. Le vent qui s'est levé, par sautes, les décroche du pare-brise. Une écume grasse recouvre le capot. Je m'entends hurler — puis plus rien. Je mettrai des années à recouvrer l'usage de la parole... La voiture tangué. Les pneus n'accrochent